

Scandale à Berlin : l'ami de Guillaume II accusé d'homosexualité

par Bernard Boringe

Est-ce sa rupture avec un ami, le prince d'Eulenburg, « mon meilleur ami», accusé d'homosexualité, qui poussa Guillaume II vers un pangermanisme violent ? Au début du siècle, l'Allemagne apparaissait à l'apogée de sa puissance et connaissait une véritable flambée nationaliste. L'empereur Guillaume II qui avait longtemps affiché des sentiments pacifistes fut conquis par les théories pangermanistes. Cette transformation semble coïncider avec un scandale de mœurs qui jeta l'opprobre sur un de ses amis soupçonné de mœurs contre nature.

Un sexagénaire aux traits tirés, à la barbe grise, est étendu tout habillé sur un lit d'hôpital. Son cœur est fatigué, ses jambes enflées. En ce milieu de juillet 1908, la canicule écrase Berlin et l'atmosphère lui semble presque irrespirable. Assis non loin de lui, un magistrat le presse de questions. Un huissier introduit des témoins, les dépositions se succèdent (1). Un procès se déroule, en effet, à l'hôpital de la Charité. Quelques jours plus tôt, l'inculpé a été transporté sur une civière devant le tribunal, mais son état s'étant aggravé, les médecins ont exigé qu'il soit ramené dans sa chambre. La justice, cependant a suivi son cours.

Poète, artiste et musicien

Entre deux interrogatoires, le malheureux ferme les yeux. Qui reconnaîtrait en ce vieil homme brisé le brillant prince d'Eulenburg, l'ami personnel du Kaiser, le représentant d'une illustre famille allemande ? Théoriquement, il est accusé de parjure et de faux témoignage, mais nul n'ignore qu'on lui reproche surtout des mœurs anormales. En ce début du XXe siècle, l'homosexualité, répandue dans l'armée et l'aristocratie, provoque l'indignation des vertueux Allemands. Dans les hautes sphères, délations et scandales se multiplient, éclaboussant souvent des innocents. Une sorte de chasse aux sorcières est ouverte.



Philipp-Frédéric Charles Alexandre Botho d'Eulenburg
Toujours naturel, jamais vulgaire. C'est « l'ami du roi »

Né en 1847, le comte Philip d'Eulenburg, que ses amis appelaient affectueusement « Phili », descendait par son père de toute une lignée d'officiers. Il tenait de sa mère, issue elle aussi d'une vieille famille, des goûts artistiques et littéraires. Avec ses livres rares et ses tableaux de prix, son château de Liebenberg, dans le Brandebourg, témoignait des goûts de la famille. Entré dans l'armée pour satisfaire son père, « Phili » avait vite abandonné l'uniforme pour la diplomatie. En fait, il aimait surtout la musique et la poésie. Les ballades qu'il composait et chantait lui-même remportaient tous les suffrages. Elles lui vaudront le surnom, quelque peu péjoratif, de « comte troubadour ». Ses contes pour enfants, ses nouvelles lui apportaient également de grands succès.

De naturel affable, il connaissait l'art de plaire. A vingt-huit ans, il avait épousé une charmante Suédoise, Augusta de Sandels, qui lui avait donné huit enfants (deux moururent en bas âge). « J'ai rarement vu un aussi joli intérieur que chez Phili, sa femme l'adorait », écrira le chancelier Bülow.

L'ami du Kaiser

Mais surtout, Eulenburg avait séduit l'empereur Guillaume II (2). Celui-ci n'était encore que prince héritier lorsqu'il rencontra Philip au cours d'une partie de chasse. Le soir, le comte d'Eulenburg se mit au piano et chanta une de ses romances. Guillaume, enthousiasmé, resta debout à ses côtés, tournant les pages de la partition et chantant à son tour.

Les deux hommes se revirent. Guillaume aimait recevoir chez lui le charmant poète, l'esthète raffiné. Il le présentait ainsi à son entourage :

— Philip d'Eulenburg, mon ami intime, mon meilleur ami.

De son côté, Eulenburg a raconté ses premiers entretiens avec le futur Kaiser : « Il aimait m'accueillir avec des citations de mes vers, lorsque nous nous rencontrions dans la forêt en

ces matins de chasse... J'ai connu bien des auditeurs plongés dans l'enchantement, mais je n'ai presque jamais inspiré autant de ravissement qu'au prince Guillaume ! ».

Le ravissement continua lorsqu'en 1888, Guillaume ceignit la couronne impériale, « Lorsque Eulenburg arrivait dans notre foyer à Potsdam, c'était toujours un rayon de soleil dans la vie quotidienne », affirmera plus tard le Kaiser. Profondément cultivé, mais dénué de toute pédanterie, Philip amusait l'assistance par des anecdotes plaisantes. Il maniait l'ironie avec finesse, sans jamais blesser personne. On le savait d'une sensibilité frémissante ; le côté impressionnable de sa nature pouvait s'expliquer par une santé médiocre.

Guillaume II conviait régulièrement son ami aux croisières qu'il effectuait à la belle saison sur les côtes norvégiennes. Pour Philip, c'était là une corvée qu'il n'osait refuser. Il redoutait les lourdes plaisanteries, les fautes de goût des hauts personnages retrouvés à bord du yacht impérial. Mais le Kaiser ne pouvait se passer de sa présence.

Philip joua-t-il un rôle, peu après l'avènement de Guillaume II, dans le renvoi brutal de Bismarck ? Le vieux chancelier le crut ; son fils Herbert rompit alors avec Eulenburg – pourtant un ami de jeunesse – et lui garda une tenace rancune. Philip se rendait bien compte des ressentiments du chancelier disgracié. Il dit un jour à sa femme : « Personne ne savait haïr comme Bismarck. » Autour du vieil homme d'État, tout un clan partageait ses haines.

Le Kaiser, cependant, continuait à multiplier à son ami les témoignages d'estime. A plusieurs reprises, il lui offrit des portefeuilles de ministre, sagement refusés. Il le nomma prince, le décora de l'ordre de l'Aigle noir. En 1893, il lui donna à choisir entre trois ambassades : Londres, Vienne et Paris. Eulenburg préféra Vienne, plus proche de Berlin et où les problèmes diplomatiques semblaient moins difficiles à résoudre.

Bien que comblé, Philip jugeait avec clairvoyance les défauts du « pauvre et cher empereur ». Il connaissait sa versatilité, son incommensurable vanité, son goût immodéré, pour les manifestations grandioses et les proclamations ampoulées. « Il, (le Kaiser) aime la gloire, il est ambitieux et jaloux. Pour lui faire adopter une idée, il faut que cette idée ait l'air de venir de lui », expliquait l'ambassadeur à un proche.

On reprochera beaucoup à Eulenburg d'avoir trop flatté l'Empereur. Le vieux Bismarck, évidemment partial, s'offusquait déjà des « yeux adoreurs » avec lesquels le favori regardait son maître. Philip n'était évidemment pas homme à risquer son crédit pour tenter d'imposer une opinion. Cependant, il lui arrivait de dire quelques vérités au Kaiser. Il connaissait l'art d'envelopper ses critiques de considérations flatteuses. Guillaume remerciait son ami de sa sincérité : « Si tu ne me parlais à cœur ouvert, qui donc le ferait ? »

En 1902, la santé chancelante de Philip l'obligea à abandonner son poste à Vienne. Il souffrait de bronchite, de rhumatismes articulaires, mais surtout ses tendances à la neurasthénie augmentaient. Guillaume II lui garda son amitié. Il continua à l'inviter sur son yacht et s'invita lui-même aux chasses de Liebenberg.



Guillaume II et sa cour en costumes des personnages de la pièce Frédéric le Grand.
L'Empereur est au centre. A l'extrême gauche le prince Eulenburg.

Echec à Algésiras

A cette époque, les complications internationales amenèrent de grands remous en Allemagne. En 1904, Berlin vit d'un très mauvais œil le rapprochement franco-anglais. Bien que petit-fils de la reine Victoria, Guillaume détestait le roi Edouard VII, son oncle. L'Entente cordiale ne pouvait lui plaire.

Les visées de la France sur le Maroc exaspéraient d'autre part les bellicistes allemands, à la tête desquels se trouvait le chef d'état-major Schlieffen et surtout le baron de Holstein, directeur politique des Affaires étrangères, en fait chef occulte du ministère depuis 1890. Ce personnage puissant et ténébreux nourrissait des sentiments passionnément gallophobes.

Pour couper court aux ambitions françaises, le gouvernement allemand – en particulier le chancelier Bernard de Bülow – poussa Guillaume II, qui n'y tenait guère, à se rendre à Tanger pour une spectaculaire démonstration de force. L'attitude menaçante de l'Allemagne dans l'affaire marocaine amena à Paris la démission forcée de notre ministre Delcassé, mais à la conférence internationale d'Algésiras, la France, soutenue par l'Angleterre, résista aux pressions allemandes.

Cette conférence fut jugée outre-Rhin comme un échec : l'acte final avait en effet reconnu « les intérêts spéciaux de la France au Maroc », et l'alliance franco-anglaise s'était resserrée.

Les Allemands bellicistes accusèrent alors Eulenburg d'avoir usé de son influence sur le Kaiser pour le pousser dans la voie de la conciliation. Eulenburg n'était pas particulièrement francophile, mais l'idée d'une guerre en Europe lui faisait horreur. Il essayait de réagir contre ce qu'il appelait « le monstrueux atavisme prussien Hohenzollern ». Partisan des compromis, il se faisait traiter d'« aristocrate sans ressort ». On lui reprochait en outre son goût pour le mysticisme et l'insolite. Le bruit courait qu'il avait mis Guillaume en contact avec un médium.

Parmi les personnages les plus hostiles au châtelain de Liebenberg se trouvait le conseiller Holstein qui, pourtant, s'était longtemps targué d'amitié pour Philip.

Fourbe, soupçonneux, susceptible, l'Éminence grise de la Wilhelmstrasse était un homme dangereux. Bismarck l'appelait « le serpent » ; Hohenlohe le comparait à une araignée. Pour le chancelier Bülow, « c'était un vrai Prussien » ; l'idée que la situation de la Prusse pouvait être amoindrie l'agitait jusqu'au plus profond de son être ». L'affaire marocaine ulcéra son chauvinisme exalté. Il trouva en Eulenburg un bouc émissaire.



Maximilien Harden en 1908. Polémiste redoutable, il attaqua les habitudes d'intimité de Moltke et d'Eulenburg héritées de la civilisation antique.

Outre sa néfaste influence sur Guillaume II, Holstein reprochait au prince sa sympathie pour un secrétaire d'ambassade français, Raymond Lecomte, lui aussi artiste et lettré. Ce Lecomte (qui se trouvait être l'oncle de Jean Cocteau) était reçu au château de Liebenberg, parfois en même temps que l'empereur. Holstein considérait cette amitié pour un Français comme une véritable trahison. Sur ces entrefaites, à la suite de diverses intrigues, Holstein fut invité à abandonner ses fonctions à la Wilhelmstrasse ; l'Empereur, qui le rendait en partie responsable de l'échec d'Algésiras, exigeait sa démission. Indigné de cette injustice, le tortueux personnage s'en prit à celui qui, croyait-il, avait poussé à sa disgrâce, le prince d'Eulenburg. Il apprit que Philip avait déjeuné avec le Kaiser le jour où celui-ci avait signé son renvoi : sans doute le favori avait-il pris plaisir à lui nuire.

Aveuglé par la haine, saisi par le délire de la persécution, Holstein écrit alors à son ancien ami une lettre véritablement insultante qui commençait ainsi :

Mon Phili, n'allez pas prendre ce début pour une amabilité puisque de nos jours appeler un homme « Phili » ne peut passer pour un hommage. Vous avez maintenant atteint le but que vous visiez depuis des années : mon départ... Il affirmait ensuite qu'aucun homme honorable ne pouvait risquer de se montrer, en compagnie d'un être aussi méprisable que le prince d'Eulenburg...

L'intéressé ne pouvait accepter de telles injures sans répondre. Au reçu de la missive, il partit pour Berlin avec l'intention de provoquer Holstein au pistolet. Cependant des amis communs s'interposèrent et trouvèrent une solution au conflit. Holstein signa une déclaration : « Le prince d'Eulenburg m'ayant donné sa parole d'honneur qu'il n'avait en aucune manière joué un rôle dans mon congédiement et qu'il n'est pour rien dans les attaques de presse dont je suis l'objet, je retire les termes offensants que contenait ma lettre. »

Eulenburg, qui détestait les duels, avoua son soulagement. Il crut l'affaire terminée. En fait, ce n'était qu'un répit. Holstein, toujours ulcéré, continuait sa campagne diffamatoire. Il obtint alors l'alliance d'un redoutable polémiste, Maximilien Harden.

Inquiétante « table ronde »

D'une intelligence aigüe et d'une grande culture, ce journaliste de talent était, bien que né à Berlin, d'origine polonaise et juive. Il avait fondé une revue hebdomadaire très lue en Allemagne, la Zukunft (l'Avenir). Admirateur et disciple de Bismarck, il s'insurgeait contre la politique trop prudente de la Wilhelmstrasse et avait surnommé le Kaiser « Guillaume le timide ». Pour ce pangermaniste forcené, toute reculade du gouvernement était un crime contre la grande Allemagne.

« Bismarck et Harden, a écrit Ludwig, étaient unis par leur amour de la lutte, par leur passion de la haine. » Bismarck n'était plus de ce monde, mais Harden, bien vivant, haïssait celui qu'il jugeait responsable de la « pusillanimité allemande » : Eulenburg, le néfaste conseiller du Kaiser. Il englobait d'ailleurs dans la même exécration tous les amis de Philip et vilipendait ce qu'il appelait « la table ronde de Liebenberg ».

Lorsque le prince d'Eulenburg apprit le rapprochement entre le journaliste et Holstein, qui jusqu'alors se détestaient, il frémit : « Quelle cuisine préparent ces deux compères ? Leur accord subit est inquiétant. » Ces craintes étaient justifiées. Pour abattre Eulenburg, Harden tenta de l'atteindre dans sa vie privée en l'accusant de mœurs anormales.

A cette époque « le vice allemand » était considéré avec horreur. L'article 175 du code Pénal punissait les coupables de prison. L'homosexualité était particulièrement répandue dans l'armée où les accusations, fondées ou non, se multipliaient. Des maîtres chanteurs en profitaient parfois pour attaquer des hommes parfaitement honorables mais incapables de s'opposer aux insinuations diffamantes, et préférant le silence au scandale.

A l'automne 1906, une campagne commença dans la Zukunft contre la « table ronde » et ses inquiétants chevaliers. Les allusions au seigneur de Liebenberg étaient transparentes. Péniblement impressionné, Philip hésita à répondre. Finalement, il prit le parti de se taire et, sur le conseil de son ami le chancelier Bülow, alla passer l'hiver en famille à Territet, sur le lac Léman.

« Une fille déguisée en cuirassier »

Fatigué, nerveux, il espérait trouver en Suisse quelque apaisement, mais d'autres soucis l'assaillirent. Une de ses filles s'enfuit avec un garçon dont il ne voulait pas pour gendre. La vie à Territet sembla dès lors insupportable à Philip. Malgré une santé de plus en plus déficiente, il décida de regagner l'Allemagne. Il fut reçu en grande amitié par l'empereur, qui le décora lui-même de l'Aigle noir.

La nouvelle de cette distinction exaspéra la fureur, momentanément calmée, de Holstein et de Maximilien Harden. Pour les deux hommes soucieux de la grandeur germanique, ce retour semblait catastrophique.

Au printemps 1907, les attaques reprirent dans la Zukunft. Elles commencèrent par de simples insinuations contre la « table ronde ». Puis les « idylles de Liebenberg » furent présentées comme de véritables orgies. Les membres de la « camarilla » étaient comparés aux mignons d'Henri III.

Raymond Lecomte, le Français détesté, était évidemment classé au nombre des suspects. Quant à Eulenburg, on le décrivait comme semblable, dans sa jeunesse, à « une fille déguisée en cuirassier ». En même temps, le journal dénonçait les mœurs équivoques de trois officiers supérieurs plus ou moins amis de Eulenburg. Dans son chauvinisme passionné, Harden croyait sans doute servir la cause allemande en assouvissant ainsi ses haines. Sur un ton vertueux, il expliquera plus tard qu'il n'avait fait que son devoir en accablant le favori de l'Empereur :

« J'ai longtemps hésité à mettre en lumière la perversité des hommes qui avaient à leur tête Eulenburg... J'ai hésité pendant sept ans... L'affaire Lecomte m'a forcé à parler. J'ai décidé d'anéantir Eulenburg comme une bête venimeuse... »

Selon le polémiste, Philip aurait livré à son ami Lecomte des secrets d'État, qui, répétés à Paris, pouvaient servir les manœuvres françaises contre l'Allemagne. Le Quai d'Orsay, averti de ces accusations, crut sage de rappeler à Paris Lecomte, lequel reçut en dédommagement l'ambassade de Téhéran.

Abandonné par l'Empereur

« Un groupe d'hommes aux penchants pervers s'est formé autour du trône, écrit encore Harden... Ces gens commettaient des actes qui faisaient le plus grand tort à l'État allemand. C'est Eulenburg qui a mis ces hommes en rapport avec l'Empereur... »

Chose curieuse, le Kaiser était resté dans l'ignorance de la campagne de presse ouverte contre son ami. Personne n'avait osé le mettre au courant. Finalement, le Kronprinz se décida à lui montrer les articles de Harden.

« Jamais je n'oublierai le visage douloureux et terrifié de mon père, racontera le prince ; son regard se fixa sur moi avec horreur lorsque, dans le parc du palais de marbre, je lui appris les crimes de ses amis. Sa droiture morale était telle qu'il pouvait difficilement concevoir la possibilité de telles aberrations. »

Irréprochable dans sa vie privée (on ne lui connaissait aucune aventure extra-conjugale), Guillaume II jugeait avec une sévérité impitoyable les faiblesses d'autrui. L'idée qu'un de ses

proches, même innocent, pût être accusé de mœurs anormales l'horrifiait. Il fut surtout épouvanté en imaginant le trône éclaboussé par ce scandale.

« J'insiste pour que vous exigiez la démission immédiate du prince d'Eulenburg, écrivit-il à Bülow. Si l'accusation du vice contre nature n'est pas fondée, qu'il m'en fasse la déclaration formelle et prenez alors des mesures contre Harden. Sinon j'attends d'Eulenburg qu'il me retourne l'ordre de l'Aigle noir et prévienne le scandale en quittant immédiatement l'Allemagne. »

Au fond de son cœur, Guillaume croyait sans doute réellement au bien-fondé des accusations lancées contre Philip. Son raisonnement était simple, voire simpliste :

— Harden, dit-il à un membre de son entourage, ne risquerait pas de telles attaques s'il n'avait des pièces en mains.

Pourtant Eulenburg affirmait au souverain qu'il n'avait aucun reproche à se faire dans le domaine des mœurs. Sans doute aurait-il dû contre-attaquer, accuser la « clique Holstein-Harden » de diffamation, mais il était persuadé que les deux hommes n'auraient pas hésité à acheter de faux témoins. Un procès ne pourrait qu'accroître le scandale. Le prince était surtout accablé par la facilité avec laquelle Guillaume avait abandonné sa cause.

Inquiet, nerveux, véritable écorché vif, le malheureux s'enfonçait dans le désespoir. Il avait envoyé sa démission d'ambassadeur.

« Mes souffrances sont si cruelles que j'ignore si je retrouverai jamais l'équilibre, bien que je déclare mille fois devant Dieu que ma conscience ne me reproche rien », écrivit-il à un cousin. Le prince d'Eulenburg ne désirait plus que le silence et la paix. Ce souhait n'allait pas se réaliser.

Une cascade de procès

En même temps que le prince, la Zukunft avait vilipendé un de ses amis, le général Cusso de Moltke, lointain parent du vieux maréchal. Cet homme aimable, lettré, musicien, que ses amis avaient surnommé « Tütü », était alors gouverneur de Berlin.

« C'est un homme agréable, mais pas précisément un cuirassier prussien, un peu trop mou, un peu trop gracieux, sentant le musc et la violette. La Prusse n'a jamais eu de général aussi délicat ! » Ainsi le dépeignait ironiquement Harden.

Plus vindicatif que Philip, Moltke provoqua Harden en duel, mais celui-ci se déroba. Il entama alors contre le polémiste un procès en diffamation. En fait Moltke était plus vulnérable qu'Eulenburg en raison d'une vie conjugale terriblement agitée. Harden n'hésita pas à faire comparaître l'épouse divorcée du général, laquelle remua beaucoup de boue. Finalement Harden fut condamné, mais cet échec augmenta sa fureur.

Une cascade de procès découla des premiers. Eulenburg dont le seul désir était de demeurer à l'écart fut malgré lui appelé à témoigner. A plusieurs reprises il se déclara trop souffrant pour se rendre au tribunal mais, finalement, il dut s'exécuter. Nul n'ignorait du reste que c'était lui, beaucoup plus que Moltke, qui était visé. Il en profita pour jurer sur son honneur qu'il ne s'était jamais rendu coupable d'aucun acte relevant du fameux article 175. Questionné adroitement par l'avocat d'Harden, un certain Bernstein, il affirma devant la

cour qu'il n'avait jamais commis aucune « malpropreté » qui, échappant aux sanctions légales, aurait pu dénoter un tempérament anormal.

Cette fois, Harden triompha. Il avait désormais prise sur son adversaire : celui-ci, jugeait-il, avait fait un faux serment devant le tribunal.

Au cours d'un nouveau procès qui se déroula à Munich au printemps 1908, il fit appeler deux témoins qui accablèrent le prince. Le premier, un laitier nommé Georges Riedel, raconta que vingt-cinq ans plus tôt, alors qu'Eulenburg était en poste à Munich, il avait reçu de celui-ci des « propositions inconvenantes ». On découvrit cependant que l'individu avait déjà subi une trentaine de condamnations pour violences et tentatives de chantage, ce qui évidemment enlevait du poids à ses affirmations !

Le second témoin, Jacob Ernst, ancien batelier du lac Starnberg, avait connu Eulenburg à la même époque. Lui aussi prononça une accusation peu précise contre le prince dont il était devenu par la suite l'intendant et qui lui avait avancé de grosses sommes. Pressé de questions par Bernstein, il se troubla et finit par acquiescer à tout ce que l'avocat lui suggérait. On affirma plus tard que Bernstein avait menacé de prison le craintif individu au cas où il oserait le contredire.



Ci-contre : Ernst et Riedel, deux témoins en or pour l'accusation au procès de 1908 à Munich: bien que leur moralité soit douteuse, leur témoignage qu'Eulenburg avait eu dans leur jeunesse une attitude équivoque, fut accepté par la cour et accabla le prince.

Cependant, au cours du procès, Eulenburg eut la mauvaise idée d'écrire à Ernst pour l'inviter à la prudence en ajoutant ces mots : « Si quelque chose s'était vraiment passé, il y aurait depuis longtemps prescription ». Cette maladroite excuse impressionna défavorablement le tribunal.

Le prince se trouva dès lors en fâcheuse posture. De plus en plus souffrant, il s'était réinstallé dans son château de Liebenberg. La cour s'y transporta pour une confrontation entre le témoin Ernst et le malade. Celui-ci ne réussit pas à se justifier.

L'arrestation

Trois jours plus tard, l'arrestation d'Eulenburg était décidée, pour motif de faux serment et de subornation de témoins. Malgré l'offre d'une forte caution, le prince fut transféré à Berlin. Cependant, en raison de sa mauvaise santé, il fut conduit non pas à la prison de Moabit mais à l'hôpital de la Charité.

La princesse d'Eulenburg suivit son mari qu'elle adorait et auquel elle gardait toute sa confiance. Son témoignage devant le tribunal émut tous ceux qui l'entendirent.

— Je déclare sur mon honneur que les accusations portées contre mon mari sont entièrement inventées par des ennemis envieux et de faux amis ; je déclare que pendant la longue période de trente-quatre ans qui s'est déroulée depuis notre mariage, je n'ai jamais perçu le moindre signe qui permette de croire à autre chose qu'un mode d'existence parfaitement normal. Je ne comprends pas comment une créature pourvue de raison pourrait parler de tendances anormales alors que, dans les dix premières années de notre mariage, huit enfants nous sont nés...

Il fallait plus que la foi d'une épouse pour changer l'opinion du tribunal. A Berlin, l'inculpé dut de nouveau subir de pénibles confrontations avec les témoins appelés par Bernstein. A plusieurs reprises, il s'évanouit et les magistrats durent prononcer des suspensions de séance. Il fut menacé de phlébite et devint incapable de quitter sa chambre d'hôpital.

Finalement, le 25 septembre 1908, le tribunal lui accorda la liberté provisoire. Philip put regagner Liebenberg, à la grande colère de Harden. « Quelle félonie !... Il est libre dans son château sans surveillance... Et il passe pour un martyr ! »

Pourtant rien n'était terminé. En juillet 1909, l'accusé dut retourner à Berlin pour comparaître de nouveau devant ses juges. Mais il était si mal en point qu'il était incapable de suivre les débats. Magistrats et jurés furent d'accord pour admettre qu'il était inutile de continuer le procès. De nouveau Eulenburg fut relâché.

« Le mourant regagna son domicile en assez bonne forme », remarqua sarcastiquement Harden.

Eulenburg était rentré chez lui, mais l'inculpation demeurait. Tous les six mois, un médecin était envoyé par le tribunal pour voir si le malade était en état de comparaître. Chaque fois, la réponse fut négative.

Enfoncé dans un bain de boue, Philip semblait regretter de ne pouvoir en sortir par jugement en bonne et due forme. « Je suis mortellement malade et je n'espère guère pouvoir soutenir un procès qui m'apporterait un acquittement certain », écrivit-il à Bülow.

En fait, rien n'était moins certain que cet acquittement. Devant la montée de l'homosexualité dans les hautes sphères, les jurés auraient aimé faire un exemple, mais ils avaient pitié de ce vieil homme accablé, qui finissait dans l'isolement après avoir connu les plus grands honneurs.



Procès en cour d'assises du prince Eulenburg

Croquis d'audience de Coschell publié dans « L'Illustration » du 4 août 1908.

De gauche à droite, l'avocat du prince maître Wronker, le prince sur sa chaise-longue et la princesse dont l'attitude aura été exemplaire tout au long du procès.

Un vieil homme accablé

A Liebenberg, les pensées du prince revenaient sans cesse sur le passé et, en particulier, sur l'amitié que Guillaume II lui avait si longtemps portée. « L'Empereur a été la plus grande déception de ma vie », remarquait-il tristement.

Depuis sa rupture avec Eulenburg, le Kaiser avait beaucoup changé. « Guillaume le timide » était entré dans le clan des pangermanistes. Deutschland uber alles ! Menée par le Kaiser et le nouveau chancelier Bethmann-Hollweg, l'Allemagne s'acheminait allégrement vers le conflit mondial.

Dans la Zukunft, Harden poussait des clameurs belliqueuses. En 1914, il annonçait hautement les buts de guerre de l'Allemagne : le nord de la France et la Belgique entière, le Congo et autres colonies françaises, et même Toulon qui servirait de base allemande en Méditerranée ! Cependant, dès 1916, le Polémiste pressentit que le Reich pouvait ne pas être invincible. Changeant ses batteries, il commença à prôner la paix.

De son côté, le pacifiste Philip avait vu avec douleur l'entrée de l'Allemagne dans cette guerre « fraîche et joyeuse ». En 1918, l'abdication forcée de Guillaume II l'attrista sans l'étonner. A cette époque, les Allemands ne parlaient plus guère des vieux procès de Munich et de Berlin : ils avaient d'autres préoccupations que l'affaire Eulenburg !

Le vieux prince s'éteignit en septembre 1921 après une crise cardiaque. L'énigme de sa vie privée n'avait pas été élucidée, mais le souvenir demeurait des outrages qu'on lui avait lancés à la face et des scandales qui avaient ébranlé le trône.

(1) On ne peut évoquer la triste destinée du prince d'Eulenburg sans appeler l'étude capitale et originale l'Affaire Eulenburg de Maurice Gaumont, de l'Institut, président du Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale, conseiller historique du ministère des Affaires étrangères, directeur de la

publication des Archives secrètes de la Wilhelmstrasse, etc., dont les travaux sur la IIIe République en Allemagne font autorité (Cercle du Bibliophile).

(2) La librairie Jules Tallandier a récemment publié un « Guillaume II », par Alan Palmer.

HISTORIA n°407, Bernard Boringe, octobre 1980, pages 65 à 73